Darlan, d. s., opp., 4512 voix, malgré les 1712 voix du réactionnaire M. de Perrodil.

Dans l'ALLIER à *Montluçon*, Constans, soc. 8192 voix, se désiste en faveur de Létang, soc. 8509, qui reste seul en face de M. Vacher, d. opp., 8529 voix.

Dans l'AUBE, à *Troyes*, Lozach, soc., 1658 voix se désiste. Reste M. Charonnat, d. rad., 5090 voix, en face du comte de Launay, opp., 5820 voix.

A Nogent-sur-Seine, Millet, soc.. 1291 voix, se désiste pour M. Bachimont, rad., 3892 voix, qui reste seul en face de M. Gillot, opp., 4159 voix.

Dans la COTE-D'OR, *à Semur*, M. Cosseret, rad. soc., 2383 voix, se désiste pour M. Debussy, rad., 8763 voix, qui reste en face de M. Bouhey, opp., 4020 voix. M. Benoist, rallié, 3626 voix, s'est désisté en faveur de ce dernier.

Dans le GARD, à *Nîmes*, MM. H. Arnaud, rép. 2096 voix, Falgairolle, rép. 2030 voix, Fournier, soc. 1826 voix, se désistent en faveur de M. Delon-Soubeiran, rad. 2969 voix, qui reste seul en face du Comte de Bernis, 6398 voix.

A *Alais*, M. Malzac, d. s. rad. 2804 voix, se retire ; Restent M. Gaussorgues, rad. 4707, et Delon, soc. 3934 voix, en faveur duquel s'est désisté Devèze, soc. 2764 voix.

Dans le FINISTÈRE, à *Brest*, M. Dessoye, rad. 2802 voix, se désiste pour M. Isnard, rad. soc. 4758 voix, qui reste seul en présence de M. Pichon, d. s. opp. 5615 voix.

Nous ne saurions mieux terminer qu'en donnant un extrait d'article de PELLETAN. Les électeurs républicains du Nord, sauront l'apprécier, et faire leur devoir.

Pelletan stigmatise en ces termes, les «faux radicaux » qui quémandent les voix réactionnaires pour se faufiler au Palais-Bourbon :

« Je sais que le scrutin d'arrondissement rapetisse bien des choses ; que les hostilités locales y étouffent bien des idées....

«Les soi-disant radicaux qui vont baiser le bout du goupillon en cachette, pour être introduits au Palais-Bourbon par leurs curés, recevront du suffrage universel, le 22 mai, la leçon qu'ils méritent. Fidèles à la discipline républicaine, qui doit être toute puissante au second tour, tous les bons démocrates, sans distinction de nuances, fermeront à clef sur ces Tartufes habillés de rouge, la porte de la sacristie où ils se sont fourvoyés. »

ARRONDISSEMENT DE LILLE

2e Circonscription

RÉUNION RUE D'ESQUERMES. — Conférence de Siauve-Evausy et de Ragheboom. — Hier soir a eu lieu, au « Grand Général », rue d'Esquermes, une réunion en faveur de la candidature Ghesquière.

Dès 8 heures, cinq cents personnes se pressaient dans la salle.

Le citoyen Siauve a pris le premier la parole.

Il a exposé avec clarté la situation électorale dans la deuxième circonscription de Lille où il est impossible qu'un seul républicain vote pour le clérical Loyer.

Après Siauve, le citoyen Ragheboom a répondu aux critiques et aux calomnies des réactionnaires contre le citoyen Ghesquière et le socialisme.

Les deux orateurs ont été chaleureusement applaudis et l'assemblée s'est séparée sans incident aux cris de : « Vive la République ! Vive Ghesquière ! A bas Loyer ! »

Beaucoup de radicaux qui assistaient à cette réunion se sont engagés à faire une propagande active et ouverte en faveur du candidat républicain socialiste.

Le succès de Ghesquière est assuré.

***

Réunion Place Catinat

C'est devant une salle comble qu'a eu lieu la réunion publique et contradictoire, organisée par le Parti ouvrier à l'estaminet Thomas, place Catinat.

Après la formation du bureau, notre vaillant candidat a fait un magnifique discours dans lequel il démontre le danger que font courir à la République, les cléricaux à faux masques qui s'affublent de l'étiquette républicaine pour mieux l'étrangler.

Il fait le procès des faux patriotes, qui agitent la corde sensible du patriotisme pour tromper le corps électoral. Puis le citoyen Henri Ghesquière fait justice des calomnies et des insultes déversées contre lui par des adversaires apeurés, n'ayant [illegible] pas [illegible] en garde les républicains contre le piège dressé contre les institutions républicaines.

Le discours du citoyen Ghesquière qui n'a pas duré moins d'une heure et demie est à maintes reprises haché par de vifs applaudissements.

Aucun contradicteur ne se présentant, la séance est levée après l'adoption à l'unanimité d'un ordre du jour dans lequel les électeurs présents s'engagent à faire la propagande nécessaire pour faire triompher dimanche prochain sur le nom du citoyen Henri Ghesquière candidat de la discipline républicaine socialiste, la République démocratique et sociale.

***

3e Circonscription

M. TRIBOURDEAUX ET LA RÉACTION

M. Tribourdeaux a adressé aux électeurs de la 3e circonscription la lettre suivante :

A Messieurs les électeurs de la 3e Circonscription de Lille.

Mes chers Concitoyens,

Je puis regretter que les passions politiques aient fait oublier à la majorité du corps électoral de la 3e circonscription les services rendus pendant 20 années à la démocratie laborieuse, à la Patrie et à la République, néanmoins je ne récrimine pas et en loyal soldat du parti républicain je rentre dans le rang avec la conviction d'avoir fait mon devoir sans compromission ni à droite ni à gauche.

Je continuerai à le faire au Conseil général avec le même dévouement jusqu'à la fin de mon mandat.

Il me reste un devoir à remplir, c'est celui de remercier les 4380 électeurs qui ne se sont pas laissés égarer par les mensonges et les calomnies dont on s'est servi pour me combattre.

C'est du fond du cœur que je leur dis *merci* et que je crie avec eux :

Vive la République progressiste !

A. TRIBOURDEAUX.

Fives-Lille, le 15 mai 1898.

L'Echo du Nord, à la lecture de cette lettre, a poussé un cri de joie, car il y a vu une invite de M. Tribourdeaux à voter pour le candidat de la *Croix*.

Certes, il est regrettable que M. Tribourdeaux, que l'on nous a toujours représenté comme un anti-clérical ardent, n'ait pas cru devoir en se retirant de la lutte, prendre une attitude plus catégorique à l'endroit de la réaction.

Mais c'est aller bien loin que de soutenir comme le fait l'*Echo* que les amis du candidat progressiste malheureux prendront texte de la lettre de ce dernier pour reporter leurs suffrages sur M. Paul Rogez.

Les quatre mille voix qui sont allées au premier tour à M. Tribourdeaux sont des voix sincèrement républicaines, et l'heure est trop grave, le péril réactionnaire trop menaçant pour qu'une seule s'égare au scrutin de ballottage sur le candidat des cléricaux.

Que l'*Echo du Nord* ait donc la joie moins facile. Il s'évitera ainsi de désagréables mécomptes.

Malgré lui, Sever sera élu !

***

Le Comité électoral de la 3e circonscription, qui a patronné la candidature de M. Tribourdeaux n'a pas trouvé suffisamment découragée la lettre de celui-ci et il a cru devoir y aller de sa larme, rejetant sa défaite — très honorable, d'ailleurs, — sur son manque d'organisation et renvoyant à 1902 la réalisation de ses espérances.

Ce document — dont on devine aisément l'auteur — mérite d'être mentionné à titre de curiosité et comme preuve qu'il est des hommes politiques qui n'apprendront jamais rien.

— « Périsse la République ! se disent-ils, mais que nos rancunes soient satisfaites. »

Ce n'est assurément pas l'avis de M. Dron, ni de M, Mesureur, — ni même du *Progrès du Nord*. Il n'est pas davantage possible que ce soit le sentiment de M. Tribourdaux, ni du rédacteur en chef de son défunt journal . *Lille-Républicain* !

Mais soyons généreux et... passons.

Au Bleu Galant

La séance est ouverte sous la présidence du citoyen Larose qui donne la parole au citoyen Sever. Celui-ci développe, au milieu des applaudissements unanimes, le programme de Gambetta et celui du Parti ouvrier.

Après lui, le citoyen Delory excuse l'absence du citoyen Devraigne, retenu à Tourcoing et expose les réformes accomplies par la municipalité depuis 1896.

Après un vain appel à la contradiction, radicaux et socialistes s'engagent à faire triompher le citoyen Sever, seul candidat vraiment républicain.

Une quête pour la luttea produit la somme de 3 fr. 25.

AU PRÉ CATELAN

Huit cents citoyens hier soir dans la salle du Pré Catelan où, sous la présidence du citoyen Crespin, une excellente réunion a eu lieu à laquelle assistaient beaucoup de républicains partisans au premier tour de la candidature Tribourdeaux.

Discours de Delesalle

Delesalle, qui prend le premier la parole, s'adresse aux républicains.

Il fait d'abord justice des accusations portées contre Sever qui n'a pas, quoiqu'on dise, trahi le parti républicain, puisqu'il a simplement adopté le programme socialiste qui comprend tout entier le programme républicain. Il n'a fait que compléter ses promesses et les républicains, cent [illegible] puis vingt ans par [illegible] lois abandonnés de [illegible] des gens qui l'ont trahi [illegible] en arrière, doivent être pour une [illegible] heureux de voir un de leurs élus aller en avant.

Delesalle montre ensuite ce que peut produire l'alliance des bons républicains et des socialistes par l'exemple de la Mairie de Lille et aussi par l'exemple de ce qui s'est passé à la Chambre sous le ministère Bourgeois ; il demande aux républicains de la 3e circonscription de s'unir aux socialistes pour assurer la victoire.

Discours de Poulet

Poulet, avec sa grande connaissance des questions ouvrières, examine les candidatures au point de vue ouvrier. Il montre le Parti de M. Rogez repoussant sans cesse les réformes intéressant les travailleurs, tandis que l'autre parti, celui que représente Sever, dépense à leur profit toute son énergie et toutes ses forces (applaudissements).

Discours de Sever

Toutes les fractions du parti républicain sont unanimes pour proclamer la nécessité de l'union au second tour de scrutin, Millerand, Mesureur, le *Progrès du Nord*, le *Réveil*.

Progressistes, radicaux, socialistes doivent faire balle contre l'ennemi commun, le ministère Méline soutenu par tout ce qui est réactionnaire, par la *Croix*, l'*Univers*, le P. Maumus, le duc de Luynes, etc.

Nos adversaires espèrent empêcher cette union en agitant le spectre de la Révolution. Pour isoler les socialistes, ils dénaturent leurs doctrines et la *Depêche* essaie de donner un caractère de précision à ses attaques en nous opposant des citations de Bebel et de Volders. Les opinions de socialistes isolés ne peuvent pas plus nous engager, nous membres du Parti ouvrier français, que les opinions du comte de Mun, par exemple, n'engagent les catholiques espagnols.

Que dit Bebel, après tout, dans ces citations à mots crus auxquels le français n'est pas habitué ? — Que le mariage ne doit pas être indissoluble.

Mais c'est ce qui existe, nos lois prévoient le divorce, au grand scandale des catholiques, je le sais.

Dans la société nouvelle, dit encore Bebel, il n'y aura rien à léguer, sauf le mobilier domestique. C'est, en effet, un des points qui distinguent le collectivisme français du communisme scientifique allemand. Les collectivistes français réservent les droits de propriété des travailleurs individuels et, contrairement aux allemands, ils ne demandent que la socialisation des moyens de production qui, pour leur mise en œuvre, font appel à une collectivité de travailleurs.

Sur les points de doctrine qui vous sont communs, on nous accuse d'être à la remorque des allemands. Lorsque nous différons d'opinion, on se refuse à l'admettre. Voilà comment les adversaires du socialisme français prouvent leur parfaite connaissance de nos théories.

Avec un peu de tolérance de leur part, en venant à nos réunions, en nous admettant aux leurs, ces inexactitudes ne se produiraient pas. Mais si l'un de nous, par hasard, parvient à pénétrer dans un de leurs conciliabules et demande la parole, il est expulsé comme l'a été le camarade Corion, samedi dernier.

Ils ne retireront pas le profit qu'ils espèrent de leurs calomnies. Les progressistes et les radicaux savent que nous marchons d'accord avec eux pour obtenir les réformes immédiatement réalisables et tous ensemble nous vaincrons le 22 mai. (Applaudissements prolongés).

Intervention de M. Caron

M. Caron étant venu à la tribune affirmer qu'aucun contradicteur n'avait été expulsé de la réunion privée organisée, samedi dernier, par M. Rogez, le citoyen Caron explique que, dès son entrée dans la salle, il a été désigné comme socialiste et qu'après avoir manifesté son intention de demander la parole, on lui a fait remarquer que la réunion n'était pas contradictoire et que le mieux qu'il avait à faire était de se retirer.

Le citoyen Poulet répond à son tour à M. Caron.

Delesalle profite de l'intervention de M. Caron pour stigmatiser le rôle que jouent à Lille les démocrates chrétiens. Ils ont pris une partie de notre programme, minimum de salaire et maximum des heures de travail, et ils soutiennent des patrons qui, comme M. Loyer, ont toujours voté contre ses améliorations au sort des travailleurs.

Le rôle ne leur suffit pas, les voilà qui se se mettent à être des indicateurs et à signaler leurs frères de travail aux vengeances patronales: c'est ce qui ressort de l'incident Caron. Les patrons ont créé une caisse de trahison, servant à armer les ouvriers contre les ouvriers. (Salve d'applaudissements.)

Après un vote acclamant la candidature du colonel Sever, la réunion est levée au cri de Vive la République.

***

8e Circonscription

M. DRON A SES ÉLECTEURS

Voici, à titre de document, la proclamation que M. Gustave Dron, député de Tourcoing, adresse à ses électeurs :

Electeurs,

La Réaction a été mise en échec le 8 mai dans l'ensemble du pays.

A Tourcoing, les deux candidats démocrates ont réuni 10,838 suffrages. Malgré la corruption et la pression la plus éhontée, l'orgueilleux millionnaire, l'homme de la *Croix* et des jésuites, n'obtient que 9,404 voix. Le scrutin du 22 mai consolidera cette première victoire.

Sus à la *Réaction* : tel doit être le mot d'ordre des vrais républicains qui flétrissent les défaillances et les trahisons dont nous avons eu le triste spectacle depuis deux ans.

Tourcoing ne ternira pas son passé. Les bons citoyens des trois cantons sauront déjouer toutes les manœuvres et abattre les prétentions des exploiteurs qui comptent sur leur argent pour acheter les consciences, qui spéculent sur l'ignorance ou la misère du peuple pour le maintenir sous le joug.

Aux bateleurs qui jouent du patriotisme, qui veulent s'en attribuer le monopole, vous répondrez que l'amour du drapeau tricolore est profondément enraciné et bien vivant dans le cœur de tous les Français. C'est un sacrilège, c'est un crime contre la patrie que de faire de ce noble sentiment l'enjeu de nos querelles politiques.

La vérité, c'est qu'il y a deux politiques en présence :

L'une, celle des privilégiés, des repus et des satisfaits, est l'ennemie des réformes ; ceux-là vous débitent, comme un boniment, quelques tirades sur le patriotisme, sur le respect de la religion, de la propriété, sur le maintien de l'ordre et croient le peuple assez naïf pour se contenter de pareilles sornettes.

C'est la politique de M. Albert Masurel, c'est-à-dire d'un homme qui n'a jamais eu qu'une préoccupation : gagner de l'argent et mener une vie aussi luxueuse qu'égoïste.

L'autre s'inspire des besoins de la démocratie laborieuse, se réclame des principes de la Révolution française, est tolérante, respectueuse des droits de chacun mais aussi fermement décidée à mettre fin aux iniquités sociales dont sont victimes les humbles travailleurs, les petits commerçants, tous ceux qui peinent et qui souffrent. Elle veut l'apaisement, la concorde entre les citoyens par la justice et la solidarité, en réalisant les réformes fiscales et sociales impatiemment attendues.

C'est à cette politique que j'ai consacré ma vie, sacrifiant mes intérêts personnels, défendant les droits de chacun et travaillant à l'amélioration du sort de tous.

J'attends avec confiance votre verdict loyal et éclairé et vous assure de tout mon dévouement.

Vive la vraie République !

Gustave DRON.

Député sortant,

Conférence de M. Mesureur

A MARCQ-EN-BARŒUL

Magnifique réunion. — Discours de MM. Dron et Mesureur. — Les Réformes nécessaires. — Le péril réactionnaire. — Le patriotisme et le petit commerce. — Vive la République !

La réunion organisée par la Fédération des Cercles, hier, à Marcq-en-Barœul, a obtenu le plus vif succès. 1000 auditeurs environ se pressaient dans la vaste salle de la société de gymnastique, route de Lille.

M. Dron, candidat radical à l'élection du 22 mai, ouvre la séance à 8 h. 1/4. Il demande à l'assemblée de se prononcer sur le choix que les organisateurs ont fait de lui comme président, et de nommer deux assesseurs.

L'assemblée ratifie le choix des organisateurs de la réunion en ce qui concerne la présidence et choisit comme assesseurs MM. Adrien et Fremeaux.

Aussitôt après la constitution du bureau, M. Dron prend la parole pour présenter le conférencier.

Allocution du président

« Je suis certain, dit-il, d'être votre interprète à tous en remerciant Mesureur d'avoir répondu à notre appel. Il est un enfant du pays, et il était naturel que nous songions à lui pour le prier de venir nous apporter, ici, dans sa ville natale, la bonne parole démocratique. »

M. Dron retrace ensuite à grands traits la vie toute de labeur de l'ancien ministre, qui s'est élevé, dit-il, à la force du poignet.

« Il nous charge, dit-il, de ces candidats qu'on nous présente de l'autre côté, et qui n'ont rien fait que vivre luxueusement dans leurs châteaux, sans se mêler en rien à la vie sociale, d'une existence égoïste. Ces gens-là ont édifié leur fortune sur le travail ouvrier ; c'est leur seul titre à la candidature. (Appl.)

M. Dron rappelle que M. Mesureur fut conseiller municipal de Paris, président du Conseil municipal, député du 2e arrondissement et enfin ministre du Commerce dans le cabinet Bourgeois. Il insiste particulièrement sur son œuvre à la Commission du travail, où il l'a connu et a pu l'apprécier.

» Mais, dit-il, son plus beau titre de gloire, c'est la campagne que depuis six mois il a menée dans le pays ; il l'a parcouru en tous sens, défendant les réformes et faisant pénétrer dans les cerveaux l'idée de progrès.

« Il avait le droit de se reposer ; la lutte a été dure en effet dans son arrondissement. il n'a pas hésité cependant à répondre à notre demande et c'est pourquoi nous le remercions sincèrement d'être venu nous apporter son précieux concours dans la lutte que nous menons contre la réaction masquée, et la candidature des millions.

« La parole est à M. Mesureur.»

L'arrivée de l'ancien ministre à la tribune est saluée par de vifs applaudissements.

DISCOURS DE M. MESUREUR

Citoyens, dit l'ancien ministre, je suis confus des paroles de Dron. Il n'est rien que de très naturel dans l'œuvre que j'ai accomplie. Le secret de l'énergie que j'ai pu mettre au service de la cause démocratique réside dans le souci que j'ai toujours eu, d'être en communion incessante d'idée avec le Peuple qui délègue sa souveraineté à ses mandataires.

« C'est cette harmonie entre les électeurs et les élus qui donne à ceux-ci l'indépendance nécessaire à l'accomplissement de leur tâche.

Les faux républicains

« Nos adversaires s'appelaient jadis conservateurs ou réactionnaires. Aujourd'hui, ils s'intitulent hypocritement républicains. Il faut donc discerner entre vrais ou faux républicains.

« Il y a en effet une vraie et fausse République. C'est la première que nous sommes appelés à faire triompher, en luttant tous ensemble contre ceux qui prétendraient nous imposer une domination dont nous ne voulons pas.

« Je suis venu à Marcq pour une double raison : d'abord, à cause de mon amitié pour Dron que j'ai vu à l'œuvre et que j'estime particulièrement, ensuite parce que je suis comme on vous l'a dit tout à l'heure un enfant du pays, et qu'on éprouve toujours une salutaire émotion à accomplir une bonne œuvre sur la terre natale elle-même.

« J'attribue d'ailleurs les quelques qualités d'énergie que j'ai mises au service de la Démocratie, à ce fait que le hasard m'a fait naître en ce coin de terre, où la population est si honnête et si laborieuse.

« En tout cas, comme mes compatriotes, je suis resté très simple et très franc.

« C'est simplement et franchement que je vous parlerai.

« Mes amis et moi sommes satisfaits de la situation actuelle. Je viens de parcourir la France et me suis rendu compte que partout les amis de la Démocratie sont légion ; que partout il y a une majorité considérable d'hommes dévoués à la vraie République et décidés à résister aux empiètements réactionnaires. (Applaudissements).

La liberté civique

« L'organisation sociale actuelle ne comporte pas — et c'est l'avis de tous — assez de justice. On n'a pas fait ce qu'on aurait dû faire.

« Nous avons le droit de nous associer, de parler et d'écrire, mais nous n'avons pas l'indépendance matérielle.

« Nous ne serons libres que lorsque nous nous serons débarrassés de l'oppression que fait peser sur nous la féodalité industrielle de ce pays, auquel on prétend donner une impulsion contraire aux intérêts démocratiques.

« Si nous voulons bien être des ouvriers fidèles et disciplinés à l'atelier et à l'usine, nous voulons — une fois notre devoir accompli — reconquérir la liberté civique et ne plus être soumis à la tutelle et à l'oppression patronales.

« Il faut que chacun puisse librement remplir son devoir de citoyen. (Applaud.)

« Nous ne sommes pas seuls et isolés, d'ailleurs. Il s'est créé en France un courant puissant vers la liberté, vers l'indépendance. C'est là notre appui et notre force. Il y a deux ans que le seul ministère vraiment républicain qui ait été au pouvoir depuis bien longtemps a démissionné.

« Depuis ce temps nous avons parcouru le pays en tous sens, et nous sommes convaincus aujourd'hui que la popularité dont jouissait le cabinet Bourgeois était dûe à ses tentatives de réformes.

« Ils ne suffit pas, en effet, de promettre : c'est à la portée de tous les candidats. Mais il faut tenir, et nous avons prouvé que nous avions le désir de réaliser les réformes que nous avions promises.

« Quelles sont ces réformes ?

Les réformes immédiates

« Que par l'effort continu de sa volonté, un homme en arrive à prendre une place à part dans la société, rien de plus juste. Nous ne l'en empêcherons pas, mais il faut que la Démocratie ait sa part de puissance dans le gouvernement des hommes.

» L'Etat a le devoir de satisfaire les besoins des pauvres, des déshérités de l'existence, par le jeu naturel des lois ; il faut que les misères soient diminuées, que les inégalités entre les hommes ne proviennent pas du fait des mauvaises institutions.

» Pour arriver à ce résultat, on a cherché des solutions diverses ; on a exposé le plan d'une organisation nouvelle de la société. Nous ne blâmons rien de ces idées généreuses. Nous pensons que c'est avec la somme d'idéal qui domine les sociétés qu'on fait les sociétés fortes.

Mais le devoir immédiat pour des hommes politiques, qui ont un mandat limité à quelques années, est de chercher à amener progressivement, à la façon dont grandit un brin d'herbe, les progrès nécessaires, en faisant, par l'éducation du peuple, converger sur un point déterminé la volonté des citoyens. (Applaudissements).

» Il faut donc que vous sachiez ce que vous allez faire, ce que vous pouvez espérer, si — comme je n'en doute pas — vous réélisez Dron dimanche.

L'épuration administrative

« Nous nous attacherons d'abord à la défense de la République ; nous empêcherons les faux républicains de devenir maîtres de la Patrie, et nous assurerons à tous, ouvriers, employés et fonctionnaires, le libre exercice de leur liberté. Il faut qu'ils soient les serviteurs de la République et non les valets d'une oligarchie.

» Le premier tour de scrutin nous est favorable et sur les 178 circonscriptions où il y a encore des candidats en présence, les 2/3 au moins nous sont dores et déjà acquises. Nous reviendrons donc à la Chambre, en un groupe de plus de 300, qui — depuis le plus modérés mais les plus sincères des républicains jusqu'aux socialistes — poursuivront l'œuvre de défense que nous estimons indispensable.

« Nous rappellerons aux soixante préfets qui ont trompé la République qu'ils doivent laisser la place à des républicains, à des démocrates éprouvés.

« Nous encouragerons les petits fonctionnaires et récompenserons partout les dévoués car nous ne voulons plus être dupes, si nous entendons pratiquer la bienveillance.

La liberté de conscience

« Loyalement nous respecterons la religion car nous estimons que tous les hommes ont le droit de penser comme bon leur semble, mais nous n'accepterons pas que l'Eglise qui a si longtemps gouverné la France, en s'accommodant de tous les régimes, reprenne sa domination civile d'autrefois.

» Donc, pas de guerres à l'Eglise ; mais ni de près ni de loin nous ne lui accorderons le droit d'intervenir dans un domaine qui n'est pas le sien. (Applaudissements.)

» Il y a d'ailleurs des mesures à prendre avec énergie et netteté : l'Etat laïque fera respecter l'école primaire et poursuivra l'œuvre de laïcisation que depuis quelque temps on a négligée. Il y a encore 4,000 écoles de filles qui sont actuellement aux mains des congréganistes ».

Les retraites pour les vieillards

M. Mesureur aborde ensuite la question des caisses de retraites en faveur des vieillards. On leur doit, dit-il, une réparation sociale. N'est-il pas juste que ceux qui ont aidé à établir les fortunes, aient leurs vieux jours assurés grâce à la coopération des riches ?

Le budget, qui trouve toujours des ressources pour la guerre et la défense nationale, n'en trouverait-il pas pour donner le pain quotidien aux invalides du travail !

La réforme fiscale

« Enfin, dit M. Mesureur, il y a la réforme fiscale dont Dron vous a parlé.

« Nous demandons en réalité une loi d'égalité. Si les citoyens Français savaient de quelle façon injuste l'impôt est réparti, ils se révolteraient. »

Par des exemples topiques, M. Mesureur démontre spirituellement que, à l'heure actuelle, le travailleur paye en impôts presque le quart de son salaire, tandis que le seigneur et le châtelain qui touche 100,000 francs de revenus paie une somme d'impôts relativement dérisoire.

Il expose ensuite longuement la théorie de l'impôt sur le revenu et est vigoureusement applaudi.

Il termine par une brillante péroraison, dans laquelle il déclare que — sans vouloir arrêter en rien les aspirations généreuses, — il croit devoir se borner pour l'instant à préconiser les réformes immédiates.

» Nous ne connaissons pas d'ennemi à gauche ! dit-il, et, sans pacte ni contrat d'aucune sorte, les démocrates s'uniront pour la réalisation des réformes que je vous ai exposées tout à l'heure.

» Il ne s'agit pas de préférences personnelles aujourd'hui, dit-il ; mais nous devons nous unir en un seul faisceau pour lutter contre le parti de l'Egoïsme ! » (Salve d'applaudissements).

Discours de M. Dron

M. Dron prend la parole ensuite. Il remercie les électeurs d'être venus si nombreux entendre M. Mesureur et fait le procès de Méline, dont M. Masurel est la créature.

Il établit nettement la situation ; la lutte n'est pas entre républicains, mais bien entre républicains et réactionnaires. Puis il flagelle éloquemment les procédés odieux, analogues à ceux qui ont assuré la victoire de M. Motte à Roubaix et que M. Masurel a repris pour son compte.

Il défend aux réactionnaires de monopoliser le patriotisme qui, dit-il, appartient à tous les Français, aussi bien radicaux que socialistes.

Il étudie ensuite le programme du candidat de la *Croix* et en démontre le vide absolu.

Il termine par une vibrante péroraison, très applaudie, et un appel à l'union des républicains.

La séance est ensuite levée.

RÉUNIONS ÉLECTORALES

2e CIRCONSCRIPTION DE LILLE

LILLE.— Aujourd'hui 17, à 8 h. 1/2, estaminet Huben 70, rue de Ronchin, réunion par Devernay et Samson.

— Aujourd'hui 17 mai, à 8 h. du soir, avenue de Dunkerque, 109, estaminet Deledicque, réunion par H. Ghesquière et Ragheboom.

3e CIRCONSCRIPTION DE LILLE

LILLE.— Aujourd'hui 17, à 11 h. matin, salle du Furnimbach, rue de la Halle, réunion par Sever et Delesalle.

— Aujourd'hui 17 mai à 8 h. du soir, estaminet de Versailles, rue de Poids, réunion par Sever et Ferrand.

GUERRE HISPANO-AMERICAINE

Madrid, 16 mai.

Les dépêches privées donnent des détails sur l'affaire qui vient d'avoir lieu à La Havane et signalée hier.

Samedi, à quatre heures, le bruit se répandit que les navires de guerre espagnols mouillés à La Havane faisaient leurs préparatifs pour prendre le large.

Vers cinq heures, la canonnière de 600 tonnes *Nueva-Espana* et le croiseur de 1,500 tonnes *Conde-Venadito* quittèrent le port.

La foule, massée sur les quais, applaudit frénétiquement.

Une demi-heure après, les navires espagnols se dirigèrent vers trois navires américains qui faisaient le blocus. Le feu s'engagea. A chaque coup de canon la foule criait : « Vive l'Espagne ! »

Subitement, l'un des grands bâtiments américains éteignit ses feux. Un autre navire le prit à sa remorque et s'éloigna rapidement.

Les autres navires américains apparaissent, mais ils sont obligés de s'éloigner.

Les navires espagnols rentrent dans le port sans aucune avarie. A leur arrivée, la foule fait une ovation enthousiaste.

Madrid, 16 mai.

M. Sagasta a remis à la régente la démission de tous les ministres.

La régente a chargé M. Sagasta de réorganiser le cabinet.

M. Sagasta croit que le nouveau cabinet sera formé après-demain et a déclaré qu'il tâchera de rendre la crise plus brève qu'il sera possible.

Les Chambres seront suspendues jusqu'à la fin de la crise.

Washington, 16 mai.

On a enrôlé 65000 volontaires.

Ordre a été donné aujourd'hui de diriger sur Chickamanga 53 régiments d'infanterie, 11 batteries d'infanterie légère, 30 légions de volontaires et de cavalerie ; sur San Francisco, 10 régiments d'infanterie, 4 batteries ; sur Key-West, un régiment d'infanterie ; sur la Nouvelle-Orléans, 4 régiments d'infanterie, 9 escadrons de cavalerie ; sur Mobile, 1 régiment d'infanterie ; sur Washington, 16 régiments d'infanterie, et sur Tampa, 13 régiments d'infanterie.

La Havane, 16 mai.

Un engagement a eu lieu à Encrucijada (province de Santa-Clara), entre les troupes espagnoles et un corps d'insurgés.

Ces derniers, qui occupaient une position fortement retranchée, ouvrirent une vive fusillade sur les assaillants et se défendirent vigoureusement; mais les Espagnols ayant été renforcés, les insurgés durent battre en retraite.

Key-West, 16 mai.

Les deux correspondants de journaux qui, jeudi, ont été faits prisonniers par les Espagnols à Cabunas pendant la tentative de débarquement du *Gussie* sont MM. Jones Haydon, dessinateur, et Charles Thralb, photographe du *World*, le fameux journal *jingoïste* de New-York.

Les prisonniers espagnols choisis comme les plus susceptibles de vaincre l'inflexibilité du capitaine général de Cuba sont le colonel Cortigo, neveu du général Weyler, et non beau-frère du maréchal Blanco, comme on l'avait dit, et un capitaine espagnol.

Cet échange a été accepté.

INFORMATIONS

UN VOL DE 500.000 FRANCS

Paris, 16 mai.

La Compagnie P.-L.-M.. vient d'informer M. Cochefert qu'un vol de 500,000 francs en titres et 12,000 francs en or, somme destinée à des Sociétés financières dont elle ne donne pas les noms, a été commis ce matin, à huit heures, dans un fourgon des messageries maritimes de la gare de Lyon à la gare de la Bastille, c'est-à-dire rue de Lyon.

Le conducteur du fourgon ne s'aperçut du vol qu'à son arrivée à la gare de la Bastille. La porte du fourgon avait été forcée et le paquet contenant ces valeurs avait disparu.

M. Cochefert a aussitôt mis plusieurs agents

26

LES

DEUX GOSSES

PAR

PIERRE DECOURCELLE

PREMIERE PARTIE

Ce que dure le bonheur

V

UN COUP DE FOUDRE

— Non. Il pourrait nous voir et, avec sa jalousie toujours en éveil, se douter de quelque chose. Et puis, qui sait quand je trouverais un moment pour la décacheter ?... Elle ne peut d'ailleurs qu'annoncer un retard dans l'envoi que tu sais. Une fois rentrée, lis-la et brûle-la. Puis demain, après-demain, dès que tu le pourras, va chercher les autres, et détruis-les aussi. Veux-tu me rendre ce dernier, ce suprême service ?

— Il le faut bien ! dit simplement Hélène.

— En voiture, messieurs, interrompit la voix sonore d'un employé.

— Allons ! fit M. de Saint-Hyrieix, c'est décidément le moment douloureux !

Triste et pénible instant en effet que celui de la dernière poignée de main, de la dernière étreinte, alors que des êtres chers se séparent sur cette première étape vers l'inconnu, le marchepied d'un wagon.

A plus forte raison quand la distance qui va les diviser est aussi considérable, quand la séparation doit être aussi longue que pour ceux qui, le cœur tout serré, les yeux tout humides, étaient en train d'échanger leurs adieux.

La portière se referma.

Un coup de sifflet retentit.

L'énorme masse s'ébranla.

Deux mouchoirs s'agitèrent quelque temps à une portière, et ce fut tout.

— Allons, fit doucement Ramon.

Et Hélène, essuyant les larmes qui coulaient sur son visage, prit le bras de son mari pour aller retrouver leur voiture.

Certes, le chagrin et l'émotion de la jeune femme étaient sérieux et sincères en regagnant cette maison où elle avait vécu de si heureux moments côte à côte avec ceux qui venaient de la quitter.

Malgré sa tristesse, elle ressentait cependant une sorte de paix intérieure à la pensée que les orages qui, pendant ces derniers jours, avaient bouleversé sa vie calme, étaient enfin apaisés.

Le seul vestige qui en subsistât était ces lettres qu'elle avait promis à Carmen d'aller chercher et de détruire.

Une fois brûlées, rien ne resterait plus de ce mauvais rêve.

Un autre point tourmentait encore la conscience scrupuleuse d'Hélène : le mensonge qu'elle avait été obligée de faire à Saint-Hyrieix et de continuer ensuite devant son mari, pour moter son voyage à Tours et sa visite à Robert d'Alboize.

Heureusement ainsi que Carmen le lui avait fait entrevoir, la comtesse de Montlaur, souffrante et casanière, ne quittait jamais Penhoët ; et Ramon avait à Paris des affaires qui ne lui permettraient pas de se rendre en Bretagne avant un grand mois. peut-être davantage.

A ce moment, il ne penserait plus à parler à sa mère du prétendu voyage d'Hélène, qui, s'il le fallait encore au besoin, se résoudrait à charger sa conscience d'un nouveau mensonge, afin d'épargner à son mari le chagrin mortel qu'aurait réservé à Ramon, si soucieux de l'honneur des siens, la découverte de la vérité.

Restait Fanfan : car, si le fils se résignait, devant la nécessité, à retarder d'un mois le bonheur d'embrasser sa mère, le père ne se contraindrait pas si facilement à différer jusque-là la joie de serrer dans ses bras le petit être chéri qu'il avait si peu vu.

Les mères ont des trésors d'adoration tout prêts, dès qu'il vient au monde, pour l'enfant né de leurs entrailles.

Le père, au contraire, étonné le plus souvent par l'aspect disgracieux, jaune et bouffi du futur homme, ne sent s'éveiller que plus tard ce sentiment exquis et divin qui fera de lui, encore bien plus que de la femme, l'esclave docile et tremblant de ce tyranneau en bourrelet.

Il lui faut, pour cela, qu'il ait vu poindre le geste, s'allumer l'intelligence, s'éclairer l'œil et percer la volonté chez cette poupée vivante.

Il la devine gentille, rieuse, tendre même

Parti depuis plus de deux ans pour Panama, Ramon avait à peine eu le temps de jouir de ces moments bénis.

Et, quelque détaillées, quelque éloquentes qu'aient pu être les descriptions contenues dans les lettres d'Hélène des progrès du baby, le papa avait certainement soif de les constater par lui-même.

Faut-il croire à une seconde vue du cœur entre ceux qui s'aiment.

Ou la vérité était-elle simplement que la tendresse qui unissait Hélène à son mari était si puissante qu'elle lui révélait jusqu'au pensées de celle-ci ?

Toujous est-il que le silence qui régnait depuis la gare entre les deux époux fut tout à coup rompu pas cette question faite à mi-voix et comme à lui-même par M. de Montlaur :

— Que fait-il à cette heure-ci ?

— Tu le sais bien, répondit Hélène, devinant, sans que son mari eût besoin de lui nommer, vers quel être cher s'envolait sa rêverie... Mes lettres te l'ont dit. Il va être huit heures. Il vient de finir de dîner avec sa grand mère ; et il joue devant la grande pelouse du parc, en attendant que sa bonne vienne le chercher, tout à l'heure pour le coucher.

— Le coucher ?... Ah ! que de fois là-bas, quand ma dure journée était finie et que ma pensée s'en allait à toi et à lui, je me le suis représenté tout rose, dans son petit lit blanc, fermant ses doux yeux remplis de sommeil pour s'éveiller le lendemain à la même place et dans la même position où il s'était endormi la veille... Ah ! qu'il me tarde de le voir !...

— Rien n'est plus simple !... Si tes affaires t'empêchent, disais-tu ce matin, d'aller avant quelque temps embrasser ta mère à Penhoët, il n'y a qu'à faire revenir Fanfan. Dieu merci, il va tout à fait bien maintenant, et Thérèse, sa bonne, qui le soigne et l'aime comme s'il était son propre enfant, nous le ramènera à notre premier appel.

— Oui ! C'est une bonne pensée que tu as là, mon Hélène. Eh bien ! écris demain. J'écrirai moi aussi à ma mère, puisque sa santé ne lui permet pas malheureusement de faire ce voyage...

Pendant cette conversation, la voiture était arrivée jusqu'aux premières villas du Parc des Princes.

De loin, on apercevait distinctement au bout de l'avenue la maison des Montlaur.

— C'est étrange, reprit Hélène, mais, depuis quelque temps, je ne puis plus voir un enfant sans trouver qu'il ressemble au nôtre.

— Comment, fit Ramon d'un ton moitié sérieux, moitié badin... Il y en a donc d'aussi gentils ?

— Tu penses bien que moi je n'en trouve pas ! déclara la mère en riant, mais j'en vois parfois qui vaguement me le rappellent. Ainsi, tiens, regarde celui qui est là-bas, presque devant notre porte, avec sa bonne, en train d'examiner les voitures qui arrivent.

— C'est vrai, reprit Ramon jetant les yeux dans la direction indiquée. C'est bien ainsi que je me représente mon Fanfan.

— Mon Dieu ! s'écria Hélène, distinguant plus nettement à mesure que la voiture se rapprochait ! mais je ne me trompe pas, c'est... oui... c'est lui !

— Fanfan ! exclama à son tour son mari.

En effet, les chevaux s'étaient arrêtés devant la grille, et un charmant bambin de cinq à six ans, voyant arriver enfin ceux qu'il guettait, accourait à leur rencontre en tendant vers eux ses petits bras.

— Mon enfant !...

— Mon chéri !...

Et, se précipitant hors de la voiture, Ramon s'était jeté sur l'enfant, l'enlevant dans ses bras; le couvrant de baisers et de caresses.

— Garde-m'en un peu, avait dû lui dire Hélène transportée de joie et oubliant d'un coup ses douleurs à la vue du chérubin.

— Comme il est beau ! Comme il est grand ! ne cessait de répéter M. de Montlaur.

(A suivre).